

Espaces d'amitié. Blanchot, Bataille: faux amis?

Michał Krzykowski

University of Silesia
E-mail: michal_krzykowski@poczta.fm

Resumé

L'objectif de cet article est d'analyser les procédés discursifs et mécanismes textuels qui permettent à Blanchot de construire son espace d'amitié à travers le souvenir de Georges Bataille. Il est pourtant douteux que Bataille eût reconnu pour sienne cet espace dans lequel Blanchot ne cesse d'invoquer le nom de son ami mort. Blanchot et Bataille ne seraient que des faux amis dont l'amitié légendaire a été tissée par ce dernier à travers l'autorité de ses commentaires et interprétations quelque peu intéressées. L'espace d'amitié, tel qu'il nous est révélé par Blanchot, est surtout celui d'un commentaire qui est loin d'être amical avec le texte commenté tandis que la rhétorique de l'effacement, si discrète soit-elle, scelle la manière dont Blanchot s'introduit dans l'œuvre de son ami et en dispose à son gré.

Mots-clés: *amitié, espace, autorité, commentaire, citation*

'Literature' may be at least as much a question of what people do to writing as of what writing does to them.¹

« C'est là-bas que nous étions tous »

Chez Blanchot, l'espace a ceci de commun avec l'amitié qu'il n'est presque pas de ce monde, il est presque invivable. Certes, dans ses récits de fiction, l'espace est toujours décelable et il est organisé autour de quelques topoï que l'on retrouve dans des récits particuliers et qui sont tous regroupés dans *Le dernier homme*. Nous sommes donc dans un sanatorium avec un couloir d'où l'on entend la toux des malades derrière les portes de leurs chambres. Le sanatorium se trouve dans un village auprès de la montagne dont on peut voir la mer à l'horizon. C'est dans ce décor, esquissé à peine et comme en incise, lequel se veut le plus ordinaire au point de devenir d'un côté entièrement insignifiant et de l'autre, irréel ou onirique, que se noue toute relation entre les trios de personnages blanchotiens. Dans *Le dernier homme*, cette relation est rapportée à l'amitié :

Mais elle restait persuadée que c'était avec moi qu'il aurait voulu nouer des relations d'amitié. Le mot amitié n'était pas celui dont elle se servait, ou elle me le renvoyait si je lui disais avec légèreté : « Il est votre ami. »

– « Il voudrait être le vôtre. C'est à vous qu'il songe. » [...]

Un ami : je n'étais pas né pour ce rôle, je pense qu'il m'en était réservé un autre que je ne puis encore reconnaître.

Mais elle restait persuadée que c'était avec moi qu'il aurait voulu nouer des relations.²

¹ Terry Eagleton, *Literary Theory: An Introduction* (Minneapolis : The University of Minnesota Press, 1996, 2nd edn), 6.

² Maurice Blanchot, *Le dernier homme* (Paris : Gallimard, 1957), 44-46. Abrégé *DH* dorénavant dans le texte.

Reconnaître l'énigme qui lie le « je » (le « vous » en l'occurrence), le « il » et le « elle », c'est de plonger dans un rapport étrange entre l'amitié et l'espace. Mais ce n'est même pas de l'amitié qu'il s'agit, la parole qu'elle prononce dans une conversation rapportée étant tue par le narrateur. « L'extraordinaire commence au moment où je m'arrête. Mais je ne suis plus maître d'en parler »,³ dit à son tour le narrateur de *L'arrêt de mort*. Si l'insignifiant minimalisme de l'espace du romanesque blanchotien a une fonction, c'est qu'il nous apprend que ce qui *a lieu* est à chercher ailleurs, dans un autre espace dont les trois amis ne peuvent se rapprocher qu'autres qu'eux-mêmes, même si cet autre espace s'esquisse à partir de la scène la plus ordinaire : « Je ne dirais pas qu'il nous séparait : au contraire ; mais, par là, il nous séparait et nous liait d'une manière qui passait dangereusement hors de nous. Il prenait ses repas à une petite table, un peu à l'écart, parce qu'il n'absorbait des aliments presque liquides. » (*DH*, 29, 112). Et encore : « Ce qu'il disait changeait de sens, se dirigeait non plus vers nous, mais vers lui, vers un autre que lui, un autre espace. » (*DH*, 38) Il se peut que tous les récits blanchotiens errent autour de ce vide de la parole innomable dans laquelle Foucault voulait voir naître « la pensée du dehors ». ⁴ Sortir hors de soi entraîne toujours un déplacement de l'intérieur vers l'extérieur, proche et lointain à la fois.

Mais ce « dehors » débouchant sur un autre lieu, qui nous est pourtant donné comme un éternel non-lieu (par quoi l'arrêt de mort est également celui de non-lieu parce qu'il n'est jamais prononcé), est surtout le seul lieu où l'amitié, telle que veut la voir Blanchot, puisse *avoir lieu*. Elle est même la condition *sine qua non* de cet espace dans lequel un « je » ne peut entrer qu'en faisant parti d'un « nous ». Rien d'étrange que « ce “nous” qui nous tien[ne] ensemble et où nous ne sommes pas ni l'un ni l'autre », ou cette « immense parole qui di[t] toujours “Nous” » (*DH*, 46), soit rapporté à un « là-bas » bien abstrait qui se situe « quelque part vers la mer » :

L'espèce d'ivresse qui jaillissait d'elle [de la parole], venait de ce « Nous » qui jaillissait de moi et qui, bien au-delà de la chambre où l'espace commençait de s'enfermer, m'obligeait à m'entendre dans ce chœur dont je situais l'assise là-bas, quelque part vers la mer.
C'est là-bas que nous étions tous, dressés dans la solitude de notre unité. (*DH*, 112)

L'espace où se déroule la quête blanchotienne est donc, de par sa nature même, un espace d'amitié, ce lieu à peine approchable dont la teneur est rendue par la parole bientôt devenue commune, amicale : appartenant à tous et à personne. Ainsi la menace des paroles prononcées par le dernier homme « se traduisait par un effacement qui blanchissait ce qu'il disait » (*DH*, 38). Pris à travers les récits, cet « effacement qui blanchit » peut être lu comme une des mille manières de dire ce qui n'arrive pas à se dire ou, pour être plus près de l'espace cher à Blanchot, ce qui se produit *réellement* dans ce qui est dit. Or il est possible de voir dans cet « effacement qui blanchit » un procédé par lequel Blanchot crée son existence littéraire. Pour le dire sur un mode de Derrida écrivant sur Ponge⁵, Blanchot (se) blanchit. Son nom s'inscrit dans ce blanchissement, comme si Blanchot, afin de devenir Blanchot, devait se faire autre que lui-même. Mais il resterait encore, tâche ô combien difficile, à déterminer le pourquoi du comment. Le blanchissement, en l'occurrence, je le sais, est un terme bien malencontreux. Pour peu qu'il puisse nous rapprocher de cet espace invivable où persistent à vivre les

³ Maurice Blanchot, *L'arrêt de mort* (Paris : Gallimard, 1948), 53.

⁴ Michel Foucault, « La pensée du dehors », in *Dits et écrits, I* (Paris : Gallimard, 2001), 546-567.

⁵ Jacques Derrida, *Signéponge* (Paris : Seuil, 1988).

personnages des récits blanchotiens, il a pu également se faire l'objet d'un trop facile procès médiatique autour des engagements politiques du jeune Blanchot.⁶ L'écriture impersonnelle contre le passé honteux. Or, laissant à côté ce débat, après tout, médiatique, je me propose dans cet article moins de suivre les effets de « l'effacement qui blanchit » tels qu'ils se produisent dans la fiction, que d'y voir une stratégie, volontaire ou non, par laquelle Maurice Blanchot s'impose sur la scène intellectuelle française à travers la figure du « partenaire invisible »⁷, qui correspond à celle du « je » s'effaçant dans l'écriture.

Rhétorique spatiale de l'amitié. Du récit au commentaire

L'amitié, « toujours déjà » circonscrite, pour le dire encore sur un mode derridien, dans cet espace abstrait où « je » suis mon autre (je suis donc autre que moi et, en tant que tel, « je » suis l'autre qui est mon ami.⁸ « Nous » sommes donc ensemble, l'un et l'autre interchangeables), est aussi un concept que Blanchot développe à travers ses commentaires sur d'autres écrivains, ici dénommés amis. Concept qui lui est indispensable, tout comme l'est la présence des autres que Blanchot convoque, par ses lectures, à son espace à lui. Certes, il est possible, en se fiant à la rhétorique blanchotienne, de prendre l'amitié pour un mode bien particulier d'aborder ce qu'on pourrait appeler vaguement espace de l'écriture ou espace de la pensée, telle scène de l'origine d'autres termes spatiaux comme ouverture, déplacement ou errance. Il est possible, en s'engouant pour les paradoxes spatiaux de Blanchot (proximité qui est lointaine, séparation qui fait un lien), de voir dans l'amitié le seul mode d'existence possible de et dans la littérature, même si l'une et l'autre nous condamne à une solitude inexorable. « Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement »,⁹ écrit Blanchot dans un court texte « L'amitié », inclus dans le livre au titre éponyme.

Or, si l'on veut prendre l'amitié blanchotienne pour un effet de lecture¹⁰, il devient intéressant de regarder de plus près le travail de Blanchot lecteur pour voir les conditions mêmes de l'apparition de cet espace étrange d'amis anonymes. Cela non pas pour faire remarquer à Blanchot qu'il a mal interprété tel ou tel écrivain. On le sait : les écrivains commentant d'autres écrivains sont rarement des commentateurs fidèles et, pour peu qu'ils s'adonnent à leurs commentaires, ils le font à l'horizon de leur propre pensée. Et si les commentaires, par la force de l'autorité qui est la leur et à leurs auteurs, éclipsent parfois l'œuvre commentée qu'il aura dorénavant été difficile de lire autrement qu'après ceux qui en ont parlé, c'est là le plus grand défi pour un philologue dans son devoir le plus originel : aimer (*philein*) la parole (*logos*), fût-elle celle d'un ami (*philos*). Il s'agit plutôt de révéler les limites de la démarche du Blanchot lecteur qui correspondent en même temps à celles de l'espace de l'amitié anonyme que semble chercher inlassablement le Blanchot écrivain.

⁶ « Faut-il blanchir Blanchot », *Le Figaro littéraire*, 25 octobre 2007, <http://www.lefigaro.fr> et la réponse de Gisèle Berkman au dossier du *Figaro*, <http://www.blanchot.fr>.

⁷ Christophe Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible* (Seyssel : Champ Vallon, 1998).

⁸ Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis* (Paris : Galilée, 2006).

⁹ Maurice Blanchot, *L'Amitié* (Paris : Gallimard, 1971), 328. Abrégé A dorénavant dans le texte.

¹⁰ J'évoque ce terme sans aucun rapport avec celui qui est utilisé dans l'approche sémio-pragmatique pour définir le personnage littéraire.

Le terme « amitié » apparaît déjà dans *Thomas l'obscur* où il désigne « un monde » identifié à la « terre néant » que le narrateur du récit appelle « monde, parce qu'il n'y a d'autre monde possible pour moi. » Ainsi, ce monde, dit-il : « il m'est ami, amitié qui nous divise. Il m'est uni, union qui nous distingue. Il est moi-même, moi qui n'existe pas pour moi. »¹¹ Or, à en croire Blanchot commentateur évoquant ses amis, le mot d'amitié est aussi celui de Bataille, son ami de qui il n'arrive pas à « accepter de parler » (A, 326). C'est l'œuvre de celui-là dont nous aurions reçu le « don de l'amitié ». ¹² Qu'il me soit permis de faire une hypothèse : si l'amitié est l'un des noms qui appelle cet espace innomé et innomable des récits de Blanchot, c'est le souvenir de l'amitié pour Bataille, désormais suspendue entre l'amitié réelle et l'espace d'amitié cher à Blanchot, qui peut l'attester en lui donnant le minimum nécessaire de plausibilité. Dans l'entreprise amicale de Blanchot, l'amitié réelle pour Bataille, évoquée discrètement et allusivement, jouerait donc le même rôle que l'espace réel, à peine mentionné et esquissé vaguement dans les récits, dans lequel l'ami se glisse vers un autre monde afin d'y éprouver l'amitié pour son ami. Or, avec Bataille, l'amitié n'est plus qu'un nom possible qui nous réfère à ce monde, mais elle devient un concept, développé par Blanchot dans ses essais théoriques, qu'il est intéressant de décortiquer.

Pour quelle amitié ?

Bataille et Blanchot, Blanchot et Bataille, leur amitié qu'on reconnaît si volontiers, qui va sans dire pour de nombreux lecteurs de Blanchot. Et pas des moindres. Le biographe de Blanchot dit que sa rencontre avec Bataille à la fin de 1940 (ou au début de 1941) « est peut-être un nouveau chapitre de l'histoire, de la vie, de la pensée de l'amitié qui voit le jour. »¹³ Le biographe de Bataille, de sa part, réaffirme l'importance de leur amitié, mais il renforce aussi la teneur de ce « peut-être » en remarquant que « le silence des deux hommes sur leur amitié [...] nous rédui[t] à des conjectures. »¹⁴ Lorsque Jacques Derrida, parlant de Bataille et Blanchot, évoque « l'amitié de cette légendaire paire d'amis de ce siècle », ¹⁵ il se réfère moins à la légende, mais à un mythe qui a pris forme d'une vérité en quelque sorte sanctifiée qu'il nous faut aujourd'hui montrer sous un jour plus critique. Qu'en est-il vraiment du lien amical entre Bataille et Blanchot ? Que vaut le souvenir de l'amitié pour Bataille lorsque celle-ci est mise à l'épreuve de l'amitié de Blanchot ? Que vaut l'amitié de Blanchot lorsqu'elle est mise à l'épreuve du souvenir de Bataille lui-même ? Pour répondre à ces questions, il n'y a pas de meilleure manière que de confronter les deux amis.

S'il fallait définir par un mot la présence de Bataille dans l'œuvre de Blanchot, elle serait spectrale. Blanche. *L'Arrêt de mort* peut jouer pour cette présence le rôle d'un récit-fondement. Christophe Bident suggère, en se protégeant encore derrière le « peut-être », que « peut-être est-ce déjà l'amitié qui autorise *L'Arrêt de mort* »¹⁶ et rappelle à cette occasion des échos, proches ou lointains, de la mort de Laure, compagne de Bataille morte en 1938, dans la mort de J., relatée dans la première partie du récit dont l'action se déroule la même année. Tout se passe comme si l'ami vivait l'histoire

¹¹ Maurice Blanchot, *Thomas l'obscur* (Paris : Gallimard, 1950), 124-125.

¹² Maurice Blanchot, « L'Expérience-limite », in *L'Entretien infini* (Paris : Gallimard, 1969), 313.

¹³ Christophe Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 174.

¹⁴ Michel Surya, Georges Bataille, *La mort à l'œuvre* (Paris : Gallimard, 1992), 379-380.

¹⁵ Jacques Derrida, *Politiques de l'amitié* (Paris : Galilée, 1994), 326.

¹⁶ Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 291.

douloureuse de son ami en écrivant la sienne. Ainsi « l'amitié reçoit la grâce de la mémoire et la hauteur de la reconnaissance par l'indifférenciation du nom, la délégation et l'autorisation du récit de fiction, écrit ou cité *au nom de l'autre*. L'ami prend sur lui le deuil de l'ami, et c'est par la seule existence de l'amitié que peut réussir cette *passé*, cette *véronique* ». ¹⁷ Mais écrire ou citer « *au nom de l'autre* », c'est aussi voir son ami *autre* qu'il est. Il faut blanchir sa présence, la rendre à l'insignifiance et s'y blanchir à son tour afin même de la mieux éprouver dans cet étrange espace de l'amitié impersonnelle, à l'image de Thomas qui « offr[e] au mot être son être. » Ainsi « une sorte de Thomas [qui] sort [...] de son corps » peut-il retrouver « Anne, n'ayant plus aucune similitude avec Anne. » ¹⁸ À Bataille de le dire à son tour : « Si je donne ma vie à la vie elle-même [...], j'ouvre les yeux sur un monde où je n'ai de sens que blessé, déchiré, *sacriifié*. » ¹⁹ Entre l'être et la vie qu'on offre la différence est de taille. Si elle est due à celle du tempérament entre les deux amis, elle donne aussi sur deux conceptions d'amitié qui ne se ressemblent qu'en apparence. La parole est au narrateur du *Dernier homme* : « Mais la pensée qu'en lui nous étions morts depuis longtemps était souvent la plus forte. » (*DH*, 56). Cette pensée, pour revenir à *L'Arrêt de mort*, devient la seule compagne dans l'amitié : « Mais, une pensée n'est pas tout à fait une personne, même si elle agit et vit comme elle. [...] Qui donc m'est plus familier ? Mais la familiarité, voilà ce qui entre nous s'est à jamais perdu. Je la regarde. Elle vit avec moi. Elle est dans ma maison. » ²⁰ Une relation amicale n'est donc pas une relation familiale. Il faut la blanchir de toute familiarité afin qu'elle devienne l'amitié – commandement qui est de mise dans les rapports de Blanchot à Bataille. En effet, pour ce dernier, comme nous lisons dans le *Coupable*, « la vérité n'est là où des hommes se considèrent isolément : elle commence avec les conversations, les rires partagées, l'amitié, l'érotisme et n'a lieu qu'*en passant de l'un à l'autre* » (*OC V*, 282). ²¹ Le désincarné contre le charnel, l'abstrait contre le basement matériel, les corps légers, flottants contre les corps jaillissants, cosmiques. Dire que c'est la mort qui scelle ces deux expériences, c'est de n'en rien dire. Pour l'un, l'amitié est l'autre nom de l'amour qui fait brûler (« L'amour me ronge à vif : il n'est plus d'autre issue qu'une mort rapide » (*OC V*, 248) ; pour l'autre, elle a peu à voir avec l'expérience du corps. Anne a bien son corps au moment où Thomas peut enfin la voir, mais c'est « le corps mêlé au vide pur, les cuisses et le ventre unis à un néant sans sexe et sans organe. » ²² L'érotisme chez Blanchot n'est pas tu. Il est rejeté d'emblée. Il reste donc à savoir dans quelle mesure Bataille, désormais l'ami de Blanchot, n'est l'*autre* de Bataille. À quel point Bataille – blanchi, convoqué à l'espace de l'amitié anonyme – n'est pas Bataille ? ²³

¹⁷ Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 291.

¹⁸ Blanchot, *Thomas l'obscur*, 29, 31, 46 respectivement.

¹⁹ Georges Bataille, *Œuvres complètes*, V (Paris : Gallimard, 1973), 282. Abrégé *OC* dorénavant dans le texte.

²⁰ Blanchot, *L'Arrêt de mort*, 55-56.

²¹ Il ne faut pas oublier que la première partie du *Coupable*, intitulée « Amitié », a été publiée pour la première fois en 1940 dans la revue *Mesures*, sous le même titre quoique dans une version bien différente en 1940 dans la revue *Mesures*. Le texte a été signé du nom de Dianus (*OC VI*, 292-306).

²² Blanchot, *Thomas l'obscur*, 71.

²³ C'est la même question que semble poser Jean-François Louette, éditeur des *Romans et récits* de Bataille dans la Bibliothèque de la Pléiade : « Il reste que pour beaucoup de lecteurs l'expérience de M. Blanchot ne consonne que partiellement avec celle de G. Bataille : où sont chez le premier les formes multiples de la dépense [...] Où sont la fête et l'orgie, le sexe et l'enfantillage ? » (« Bataille-Blanchot : repérages pour un aller et retour », in *L'Herne Blanchot*, dir. et intr. Éric Hopennot et Dominique Rabaté, (Paris : Éditions de l'Herne, 2014), 115).

Lire Blanchot en philologue

Tout récemment, Éric Hopennot et Dominique Rabaté affirmaient qu'« il est temps de lire Blanchot comme les autres grands auteurs du XX^e siècle, avec rigueur philologique, avec patience mais sans complaisance ni dévotion. »²⁴ Il est temps, donc, de lire Blanchot contre le mythe de l'homme invisible dont la présence si étrange a très longtemps été aussi intimidante que son œuvre. C'est une tâche difficile face à la légion de ses commentateurs déferents qui voient dans son effacement l'essence même de son œuvre. Pour ceux qui s'engouent à le commenter, Blanchot fait certainement une autorité incontestable, une figure intouchable et presque immaculée. Si « l'interdit de représentation de l'homme », pour reprendre Hopennot et Rabaté, ne semble plus de mise, de nombreux critiques blanchotiens semblent très loin de s'affranchir de l'interdit de jugement. Tout se passe comme si gratter légèrement la figure sacro-sainte de l'écrivain devait entraîner de la déboulonner ; comme si de ce mythe que tout le monde croit pourtant faux il ne fallait pas sortir de trop (étrange tactique de double contrainte) ; comme si, enfin, tout jugement critique ne pouvait être reconnu qu'en tant que réquisitoire qui manque de délicatesse, la seule disposition pour apprécier la valeur de l'œuvre.

Lire Blanchot est une chose, observer comment il est lu en est une autre. Il y a bien l'histoire de la réception de Blanchot en France, qui mériterait certainement un livre à part, car elle serait également celle du champ intellectuel français avec, d'un côté, ses silences, partages, inhibitions et détours et, de l'autre côté, lectures intéressées, témoignages devenus légendes à force de les répéter, paroles d'admiration hyperbolique, rapprochements précipités, commentaires réciproques qui créent une osmose que l'on aime bien à placer grandement sous le signe de l'amitié. Giorgio Agamben a déjà montré le malentendu qui pèse sur ce dernier mot et l'usage qui en a été fait.²⁵ Que ce malentendu ne soit pas des moindres, il y en a pourtant d'autres qui rôdent autour de l'amitié. Pour parler de l'amitié entre Blanchot et Bataille « avec rigueur philologique », il faut lire Blanchot contre Blanchot, c'est-à-dire relire les textes qu'il évoque au nom de l'amitié et dont il fait usage, afin même de voir par quels procédés discursifs et mécanismes textuels, les uns et les autres résultat du travail de commentaire et de citation, l'espace d'amitié est construit. Il me semble que cette relecture peut se révéler vitale dans la mesure où les critiques de Blanchot, s'il leur

²⁴ Hopennot et Rabaté, 11.

²⁵ Giorgio Agamben, *L'Amitié*, traduit par Martin Rueff (Paris : Payot & Rivages, 2007). Ce tout petit texte fournit un argument irréfutable dans sa discussion avec Derrida, auquel ce dernier ne répond pas et ne s'empêche pas de publier ses *Politiques de l'amitié*. De quoi s'agit-il ? « Une visite en bibliothèque suffit à éclaircir ce mystère », écrit Agamben (11). C'est la formule d'Aristote *ô philoi, oudeis philos* (« mes amis, il n'y a pas d'amis ») que Jacques Derrida place au cœur même de son livre, qui est en question. Elle est déjà citée par Montaigne et Nietzsche qui l'aurait empruntée à Diogène Laërce. Or, dans la version moderne des *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, nous ne trouvons qu'un passage presque pareil dont le sens est pourtant tout à fait différent : *hō philoi, oudeis philos* (« celui qui a beaucoup d'amis, il n'a pas d'amis »), la version *ô philoi* n'étant qu'une simple erreur de copiste. À Agamben de terminer : « Comme j'avais tout de suite informé Derrida du résultat de mes recherches, j'ai été frappé, quand le livre fut publié sous le titre *Politiques de l'amitié* de n'y trouver aucune trace de ce problème. Si la formule [...] y figurait sous sa forme originale, ce n'était certes pas en raison d'un oubli : il était essentiel, dans la stratégie du livre, que l'amitié fût à la fois affirmée et remise en question. » (12). C'est par cette formule malencontreusement erronée que Blanchot termine son *Michel Foucault tel que je l'imagine* (Paris : Fata Morgana, 1986), 64.

arrive de se référer à Bataille, ce n'est que pour corroborer la justesse du commentaire de celui-ci.

*

Dans l'argumentation blanchotienne, tout appel à Bataille a un caractère stratégique et il a la force d'une autorité qui ne se conteste pas. L'idée, à en croire Bataille, vient d'ailleurs de Blanchot lui-même qui aurait dit à Bataille que « l'expérience est elle-même l'autorité » (*OC V*, 73). Nul doute : l'autorité est une chose qui compte beaucoup pour Blanchot. Il reste toujours à reconnaître un caractère presque envoûtant du commentaire de Blanchot sur Bataille, auquel il m'est arrivé à moi-même de succomber.²⁶ Autorité de Blanchot : tout d'abord autorité du personnage. Évoquant « cette élévation morale, cette aristocratie foncière de la pensée » de Blanchot, Emmanuel Levinas, dit que « c'est toujours en termes de hauteur que je vous parle de lui. »²⁷ Puis autorité du critique. C'est Bataille lui-même qui la reconnaît en parlant de « celui des critiques français qui a, de beaucoup, le plus d'autorité. » (*OC XII*, 238). C'est Blanchot qui nous convainc que Bataille aurait demandé son avis lorsqu'il envisageait de donner une suite à *Madame Edwarda*.²⁸ C'est également lui qui aurait été le premier à avoir lu le texte. Ainsi, par la force de son autorité du premier lecteur qui se transforme en dernier témoin et dont l'avis se substitue étrangement à la voix de l'auteur qui ne peut plus parler, est-il capable d'attester, en complice, qu'« une pareille rencontre [lui] suffisait à [s]a vie » et nous faire croire qu'il aurait persuadé l'auteur que « de l'avoir écrite devait suffire à la sienne ». ²⁹ Enfin autorité de l'ami légendaire de Bataille, pour rappeler le commentaire de Derrida.³⁰ L'ami légendaire peut-il ne pas dire vrai ? Peut-on négliger sa voix qui est en plein droit d'être une voix privilégiée ? Peut-on sous-estimer que Bataille lui-même qui le cite assez souvent, ce qui ne fournirait qu'un argument de taille pour tout critique qui veut voir en Bataille et Blanchot des complices ? Quelques preuves : Bataille note en 1952 : « J'en arrive tant il me semble

²⁶ Voir le troisième chapitre de mon livre *L'effet-Bataille. De la littérature d'excès à l'écriture. Un texte-lecture* (Katowice : Presses Universitaires de l'Université de Silésie, 2011). D'autres que moi en ont pourtant fait de même. Ce n'est que vingt-cinq ans après la publication de la biographie de Bataille éditée pour la première fois en 1987, que son biographe émet ses réserves par rapport à *La communauté inavouable*, que des rapports étroits lieraient avec la communauté d'*Acéphale*, à en croire Blanchot, à laquelle il n'avait trouvé rien à redire jusqu'ici. Or, si pertinent que soit, son dernier texte est loin d'avoir « en réalité trait à des détails » qui n'auraient qu'à compléter la biographie. Si une telle affirmation va sans dire pour son Bataille, il n'en est certainement pas de même des relations, fussent-elles présumées ou non, réelles ou textuelles, entre Bataille et Blanchot. En effet, dire que « dans cette affaire, tout y est [...] à très peu près la même chose », c'est de renverser un certain paradigme qui permettait de rapprocher facilement l'un de l'autre ; et dire qu'« innocentant Bataille, Blanchot aurait cherché à s'innocenter aussi » (Michel Surya, « In-signifianges d'Acéphale », in *Sainteté de Bataille* (Paris : Éditions de l'éclat, 2012), 101-105), c'est de mettre en question ce qui, jusqu'ici, n'a pas été sujet à caution. Jean-Luc Nancy, quant à lui, dont *La Communauté désœuvrée* (Paris : Christian Bourgois, 1986), parue pour la première fois en 1983, a poussé Blanchot à réagir avec *La communauté inavouable*, évoque, après plus de trente ans, « un effet de sidération » dû « au fait qu'un personnage aussi considérable que Blanchot réponde à un article de quelqu'un qui n'était qu'un jeune philosophe sans autorité. » (Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée* (Paris : Galilée, 2014), 18-19). Je ne peux malheureusement pas, dans les limites de cet article, développer le lien entre la communauté et l'amitié. Ce lien reste pourtant à méditer.

²⁷ Cité par Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 39.

²⁸ « Il me dit un jour, à mon véritable effroi, qu'il souhaitait écrire une suite à *Madame Edwarda* et il me demanda mon avis. Je ne pus que lui répondre aussitôt, et comme si un coup m'avait été porté : "C'est impossible. Je vous en prie, n'y touchez pas". » Maurice Blanchot, « Après coup », in *Le Ressassement éternel* (Paris : Minuit, 1983), 90.

²⁹ Blanchot, « Après coup », 90.

³⁰ Derrida, *Politiques de l'amitié*, 326.

en toute pensée la même chose que moi à oublier Blanchot. »³¹ ? Il confie quelques mois avant sa mort, dans une lettre à Mascolo : « J'ai écrit plusieurs fois à Maurice Blanchot pour lequel mon amitié compte de plus en plus. Ses lettres ont beaucoup compté pour moi. »³² Après tout, ces lettres n'ont-elles pas été publiées avec celles de Bataille ? L'amitié entre Pierre Angélique et son critique premier qui voit dans son texte « le plus beau récit de notre temps »³³ serait donc autant profonde que silencieuse et celui qui doute serait Pierre, homme de peu de foi.

À en croire Christophe Bident, Bataille et Blanchot se complèteraient à l'image du ying et du yang, tandis que certaines de leurs passions se déplaceraient « comme dans un roman de Dostoïevski ». ³⁴ « Il y a des amitiés bizarres », disait l'auteur des *Démons*. Or, dire qu'il existait entre l'un et l'autre un « pacte privé et aimé, comme éternellement aimé »³⁵ résulte d'un geste interprétatif à une teneur très blanchotienne, que l'on retrouve déjà chez Derrida.³⁶ Si l'espace commun occupé par Bataille et Blanchot peut être évoqué sous le nom de l'amitié, c'est parce qu'il fut minutieusement tissé par ce dernier « après coup ». Certes, il arrive à Bataille de « pense[r] *fondamentalement* ce que pense Blanchot »³⁷ et il arrive à Blanchot d'assurer Bataille : « soyez sûr que ma pensée est près de la vôtre, dans la commune attente qu'il me semble que nous avons toujours partagée, depuis que nous nous connaissons. »³⁸ Or, à les lire de plus près, tout porte à croire qu'ils n'arrivent à se comprendre que dans le malentendu, malencontreusement prolongé par la vulgate critique.³⁹ Il y a lieu de soumettre cet hommage post-mortem que Blanchot rend à Bataille à un examen post-mortem de leur amitié pour voir même pourquoi « ces deux vivants sont déjà morts, morts à la mort, morts l'un à l'autre. »⁴⁰

De l'amitié à l'espace

L'amitié entre Blanchot et Bataille se lit en termes d'espace dans la mesure où l'espace est constitutif pour l'amitié. Mais quel espace ? Qu'il ne soit pas un espace-temps qui

³¹ Note publiée dans la revue *Gramma*, n° 5, 1976, 5, cité par Jean-François Louette, « Bataille-Blanchot : repérages pour un aller et retour », 110.

³² Georges Bataille, *Choix de lettres 1917-1962*, éd. établie par Michel Surya (Paris : Gallimard, 1997), 576.

³³ Maurice Blanchot, *L'entretien infini* (Paris : Gallimard, 1969), 300. Abrégé *EI* dorénavant dans le texte.

³⁴ « Chacun incarne la latence de l'autre, comme une part secrète, silencieuse et voilée. Blanchot est comme la passivité de Bataille (sa part d'apaisement, de retrait, de réserve), Bataille comme la passion de Blanchot (sa violence intérieure, son désordre mental) ». Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 168.

³⁵ Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 168.

³⁶ Ce n'est qu'à l'horizon de l'« aimance » évoquée par Derrida (*Politiques de l'amitié*, 23) qu'il devient possible de niveler l'amour de Bataille et l'amitié de Blanchot. Mais il nous reste à méditer les conséquences d'un tel nivellement.

³⁷ Bataille, *Choix de lettres 1917-1962*, 283.

³⁸ Lettre de Blanchot à Bataille du 9 mai [1961 ?]. *Choix de lettres 1917-1962*, 594.

³⁹ Ainsi un des critiques écrit-il que l'amitié est pour Bataille « un terme teinté d'une idée communautaire d'inspiration médiévale ou chevaleresque, qui n'était pas pour déplaire à Blanchot », comme nous l'aurait dit le chapitre dans *Le coupable* portant le titre « L'amitié ». Philippe Mesnard, *Maurice Blanchot. Le sujet de l'engagement* (Paris : Harmattan, 1997), 71. Médiéviste de formation, Bataille s'intéressait au Moyen-Âge. En témoignent, entre autres, sa thèse intitulée « L'ordre de la chevalerie, conte en vers du XIII^e siècle » de 1922, plusieurs articles dans *Documents* et son essai sur le personnage de Gilles de Rais (*OC I* et *X* respectivement). Ces textes ne contiennent pourtant aucune trace d'une telle amitié. De même que le chapitre du *Coupable* en question.

⁴⁰ Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, 174.

nous permettrait de déterminer dans ses limites le phénomène de l'amitié, les récits blanchotiens en sont la meilleure image. L'amitié n'est pourtant saisissable que dans le passage de l'amitié réelle, à peine mentionnée et dont nous savons si peu de choses, à l'espace d'amitié, espace abstrait du « si proche et si lointain », où, pour reprendre Surya, tout est « à très peu près la même chose. » D'où l'amitié en question est un événement textuel qui seul peut dire à quel point les deux pensées seraient proches l'une de l'autre. Jacques Derrida n'hésite même pas à parler « de leur(s) pensée(s), de leur(s) œuvre(s) », ⁴¹ la marque de ce pluriel en potence étant le meilleur vecteur de la fraternisation. Or l'amitié de Blanchot, pour ce qui est de son mode d'énonciation dans le texte, nous apparaît surtout comme espace de commentaire. Si Blanchot l'évoque dans plusieurs de ses textes, elle est le mieux exposée dans *L'Amitié*, recueil d'essais de critique littéraire publiés ensemble en 1971. L'écrivain s'y adresse à plusieurs auteurs dont les textes sont censés faire émerger une communauté. Celle de livres, de pensées et dont seule « la parole de commentaire » peut témoigner. Que ce commentaire n'en soit pas vraiment un, Blanchot s'en explique ailleurs :

Parole de commentaire : il ne s'agit pas de toute critique [...] que ce mot supporte. Il s'agit, par une répétition qui peut-être, en effet, enveloppe toute critique, de répéter l'œuvre. Mais la répéter, c'est saisir – entendre – en elle la répétition qui la fonde comme œuvre unique. (*EI*, 570)

Nous voilà au cœur même de la rhétorique blanchotienne se construisant autour du principe de contradiction et à travers une multiplication d'antynomies, infinie et répétitive, qui semblent faire parler le secret sans qu'il ne soit jamais dévoilé. Le commentaire qui ne commente pas, la répétition qui est unique ou encore : « une œuvre [qui] dit [...] en taisant quelque chose » ou « elle le dit en se taisant elle-même. » (*EI*, 570-571). Si Blanchot circonscrit son espace d'amitié selon le même schéma, sa « parole de commentaire », dans *L'Amitié*, prend la forme d'une vraie stratégie qu'il est intéressant de suivre de plus près.

Parmi les écrivains interpellés, Bataille occupe une position centrale et c'est autour de son personnage, évoqué ou à peine mentionné, que *L'Amitié* se structure. ⁴² En premier lieu, Blanchot met en exergue deux citations de Bataille sans donner leur source, comme c'est souvent le cas chez lui. Or un lecteur avisé sait qu'elles viennent de la première partie du *Coupable*, intitulé « L'Amitié ». Mais les passages cités par Blanchot sont-ils vraiment ceux de Bataille ? Le premier, oui. C'est dans la première version de « L'Amitié », publiée comme un texte séparé en 1940, qu'on retrouve le passage en question : « Mon amitié complice : c'est là tout ce que mon humeur apporte aux autres hommes. » (*OC VI*, 303). Il n'en est pourtant pas de même de l'autre passage. Mettons les deux versions en miroir. Celle de Blanchot : « ... amis jusqu'à cet état d'amitié profonde où un homme abandonné, abandonné de tous ses amis, rencontre dans la vie celui qui l'accompagnera au-delà de la vie, lui-même sans vie, capable de l'amitié libre, détachée de tous liens. » (*A*, 7). Celle de Bataille, que l'on retrouve dans le chapitre du *Coupable*, écrit en 1941, à l'époque où les deux écrivains se connaissent

⁴¹ Derrida, *Les politiques de l'amitié*, 326.

⁴² Patrick ffrench va jusqu'à dire que l'organisation des chapitres dans le livre peut être lu comme un geste à l'égard de Bataille. En effet, les essais de Blanchot rappellent les grands thèmes de Bataille, tandis que la structure du livre reproduit le parcours intellectuel de ce dernier. Patrick ffrench, « Friendship, Assymetry, Sacrifice: Bataille et Blanchot », *Parrhesia* 3 (2007): 41; accessible en ligne à http://www.parrhesiajournal.org/parrhesia03/parrhesia03_ffrench.pdf [consulté le 31 mars 2015].

déjà : « un état d'amitié profonde veut qu'un homme soit abandonné de tous ses amis, l'amitié libre est détachée de liens étroits. » (*OC V*, 299). La différence est de taille et il est judicieux de se demander si on a toujours affaire à une citation. Certes, le travail de citation, chez Blanchot, est bien particulier. Éric Hoppenot remarque que l'écrivain « compile des citations appartenant à des extraits du livre qui sont fréquemment distants de plusieurs lignes, voire de plusieurs pages, et ce, sans que soit indiqué les diverses références de pages. »⁴³ Or, aucun extrait du *Coupable* ne permet pas, à ma connaissance, la compilation que propose Blanchot. La question des limites de l'infidélité s'impose elle-même, surtout lorsqu'on rapporte la citation en question, retravaillée et corrigée, au passage de *L'Entretien infini*, consacré à Bataille d'ailleurs, dans lequel on apprend que « le commentateur n'est pas fidèle lorsqu'il reproduit fidèlement. » (*EI*, 301) Qui faut-il donc voir dans ce « celui qui [...] accompagnera [son ami] au-delà de la vie, lui-même sans vie, capable de l'amitié libre, détachée de tous liens » sinon Blanchot lui-même s'introduisant dans le texte de Bataille, bien que ce texte ne porte aucune référence à Blanchot ? Il est frappant qu'aucun commentateur, aussi bien parmi ceux de Blanchot que ceux de Bataille, n'ait eu rien à redire sur le subterfuge par lequel le premier s'arrogue le monopole pour l'amitié forgée par le dernier. Souvent reprise, la citation dans la version blanchotienne a scellé cette amitié dans la mort, tandis que Blanchot a pu exercer pleinement son autorité de l'ami unique. Il reste pourtant à lire les passages dont sont extraites deux citations en question pour y retrouver d'autres qui rétablissent le vrai sens du texte commenté, et que Blanchot tait : « La nudité se révèle à celui qu'une solitude enferme » (*OC V*, 299), « Je hais l'image de l'être liée à la séparation » ou « aucun être séparé et se fermant mais [...] ce qui se passe d'un être à l'autre lorsque nous rions aux éclats ou que nous nous aimons » (*OC VI*, 303). La haine de la séparation peut-elle répondre à la séparation qui rapproche ? En quoi l'amitié intense de Bataille serait-elle complice de l'amitié sépulcrale et froide de Blanchot ?

Allons plus loin. *L'Amitié* s'ouvre avec un texte consacré aux peintures de Lascaux, dans lequel le livre de Bataille⁴⁴ sert à Blanchot de tremplin pour son commentaire à lui. Or, si Blanchot cite et évoque Bataille tout au long de son essai, il y a une divergence entre son point final et le texte commenté. En effet, pour Blanchot, les peintures de la grotte sont « la trace furtive, craintive, ineffaçable de l'homme qui pour la première fois naît de son œuvre, mais qui se sent, aussi, gravement menacé par elle et peut-être déjà frappé de mort. » (*A*, 20). La naissance dans la mort donc, annoncée déjà dans un paragraphe précédent parlant de « ce pouvoir de l'art qui partout nous est proche, d'autant plus qu'il nous échappe. » (*A*, 10). Reste à savoir ce qu'il y a de commun entre l'œuvre dont l'homme naît, fût-il mort à la naissance, et la caverne qui « désigne pour la première fois l'irruption d'un refoulé jamais réduit » ?⁴⁵ Certes, c'est Bataille lui-même qui dit que « l'homme [...] est apparu sur terre avec l'art. » (*OC IX*, 334). Or cette apparition se fait, chez Bataille, à travers un étrange aveu de son animalité qu'« un homme au visage d'oiseau, qu'affirme un sexe droit, mais qui s'effondre » fait devant « un bison blessé [qui] perd affreusement ses entrailles. » (*OC IX*, 587). La lecture de Bataille faite par Blanchot ne va jamais sans une préférence marquée. Commentant l'œuvre bataillienne et refusant de la commenter à la fois, il n'y

⁴³ Éric Hoppenot, « Au commencement de l'écriture... de la copie à la citation », in *L'Herne Blanchot*, 19.

⁴⁴ Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*, publié en 1955 chez Skira (*OC IX*).

⁴⁵ Jean-Michel Besnier, « Lascaux ou la révélation de l'inattendu », in *Éloge de l'irrespect* (Paris : Descartes & Cie, 1998), 88.

retrouve que des passages, n'en extrait que des citations, qu'il n'hésite pas à remanier à son compte, ces remaniements étant d'une importance décisive pour son argumentation.

L'autorité de Blanchot, celle du critique et de l'ami de Bataille à la fois, est à son comble dans la partie centrale de *L'Amitié* lorsqu'il refuse de faire « œuvre de critique », parlant du *Bavard* de Louis René des Forêts. Et s'il se décide finalement à le faire, c'est parce que, se souvenant de quelques mots sur le roman que lui aurait dit Bataille peu avant sa mort, il s'y sent « contraint » :

Ce récit lui paraissait l'une des plus bouleversants qui aient été écrits ; il le sentait proche de soi [...] ; ce fut peut-être l'une de ses dernières lectures ; mais comme lui-même n'avait presque plus le désir d'écrire, il me demanda, sachant combien ce récit me touchait, moi aussi, s'il ne m'arriverait pas un jour d'en parler. Je gardai le silence. Ce silence qui nous est commun aujourd'hui, mais dont je suis seul à me souvenir, je dois essayer d'y répondre [...] (A, 137).

Une dernière lecture dont l'ami sort bouleversé et le dernier témoin de ce bouleversement, celui-ci étant également le sien, qui prend sur son dos le « silence qui bavarde pour mieux se dissimuler » (A, 141), silence que les deux amis partagent l'un avec l'autre. Patrick ffrench n'a pas tort de remarquer qu'on retrouve à la base du livre blanchotien « la figure du témoin et celle de la complicité dans un témoignage partagé ». ⁴⁶ Or, pour assumer ce témoignage amical – en parler tout en gardant le silence –, Blanchot doit donner du poids à son argument de critique. Si un souvenir de Bataille inaugure le texte, il est clôturé par une citation de l'introduction au *Bleu du ciel* : « Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ? » (A, 149 ; Cf. *OC III*, 381). Il faut pourtant prendre en considération les circonstances qui ont contraint Bataille à écrire. Publié en 1957, *Le Bleu du ciel* a été écrit en 1935 déjà, à l'époque où les occupations de Blanchot étaient autrement différentes de celles de Bataille. Mais laissons cela, d'autres en ont déjà parlé. ⁴⁷ Dans une notice autobiographique, rédigée à la troisième personne et datant vraisemblablement de 1958, Bataille écrit : « Le Cercle communiste démocratique cesse d'exister. À cette date, Bataille connaît après quelques mois de maladie une crise morale grave. Il se sépare de sa femme. Il écrit alors *Le Bleu du ciel*, qui n'est en rien le récit de cette crise mais qui en est à la rigueur un reflet. » (*OC VII*, 461). Les lecteurs de Bataille savent à quel point ce récit est empêtré dans l'autobiographie de son auteur, tout en exprimant sa position insoutenable au sein de l'extrême-gauche et à l'égard du fascisme. Chez Blanchot, en revanche, la contrainte singulière de Bataille devient celle d'un auteur, auteur anonyme, impersonnel et libéré de sa biographie. Elle devient commune à Bataille, Blanchot, des Forêts, ainsi qu'à tous ceux que Blanchot veut convoquer à son espace d'amitié à lui.

L'Amitié se clôtüre enfin par un court texte « L'Amitié » consacré à Bataille et originairement écrit après sa mort en 1962, qui ressemble à une notice nécrologique très singulière, car l'ami mort n'y est mentionné qu'une seule fois. Blanchot y dévoile son idée d'amitié au nom de laquelle « nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ». Les amis sont à retrouver parmi ceux qui « nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation

⁴⁶ Patrick ffrench, *After Bataille. Sacrifice, Exposure, Community* (Londres : Modern Humanities Research Association and Maney Publishing, 2007), 133. C'est moi qui traduis.

⁴⁷ Michel Surya, *L'autre Blanchot. L'écriture de jour, l'écriture de nuit* (Paris : Gallimard, 2015). Voir également le n° 43 de la revue *Lignes*, « Les politiques de Maurice Blanchot », 2014.

fondamentale à partir ce qui sépare devient rapport. » (A, 328). Mais Blanchot s'adresse-t-il vraiment à son ami Bataille ? Il est à noter que *L'Amitié* est publié en 1971 où voient le jour deux volumes suivants des *Œuvres complètes* de Bataille, les deux premiers ayant été publiés un an avant. Si Blanchot ne manque pas de le mentionner et de reconnaître « que, dans ses livres, Georges Bataille semble parler de lui-même », ce n'est que pour annuler son existence réelle au nom d'un « Je », « un moi bien différent de l'égo » et « cette présence sans personne » (A, 327-328) que son ami aurait recherchés. Tout se passe comme si Blanchot voulait ensevelir l'homme Bataille déjà mort en parlant après tout à son ami depuis cette « lacune où [sa biographie] disparaît » (A, 328), lacune qui seule peut témoigner de tout lien d'amitié. Or, dans cette lacune, vivant ou mort, homme ou écrivain, Bataille ne semble pas suivre celui qui lui offre son amitié. « L'amitié est [...] la vérité du désastre. Vous connaissez la mienne »⁴⁸, écrit Blanchot à Bataille quelques mois avant la mort de ce dernier. On ignore si Bataille la connaissait. Mais on connaît la sienne. Elle est « complice », « heureuse », elle est, enfin, « un sentiment de fête, de licence, de plaisir puéril – endiablé » (OC V, 278).

Deux silences qui ne font qu'un ?

Le principe fondateur du commentaire amical de Blanchot résulte du désintéressement à l'égard de la vie de son ami. C'est déjà en 1969, dans *L'Entretien infini* qu'il écrit, en le saluant comme celui qui nous a laissés le « nom le plus tendre : l'amitié » : « Qu'il me soit permis, pensant à Georges Bataille, de penser auprès d'une absence, plutôt que de prétendre exposer ce que chacun devra lire dans ses livres. » (EI, 313, 300). Ce qu'il y a donc matériellement à lire dans l'œuvre de Bataille va à l'encontre du « souci des délicatesses de la vérité. » (EI, 301) Nul doute : à lire Blanchot, c'est lui-même qui la détiendrait sans pourtant la dire. Dans *L'Amitié* cette vérité est à partager avec les amis dans le « rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. » (A, 326). Or ce « rapport avec l'inconnu » engage Blanchot dans un entretien avec lui-même (EI, 70-83), tandis que l'amitié, elle, devient l'autre nom de « l'expérience-limite », une affirmation radicale et abstraite, « affirmation qui affirme plus que ce qui peut s'affirmer ! » (EI, 310). Une telle expérience, « nul souvenir ne pourrait la confirmer, puisqu'elle dépasse toute mémoire et que seul l'oubli est à sa mesure, l'immense oubli que porte la parole » (EI, 313). L'amitié comme « la vérité du désastre », « l'oubli », « une attente difficile ».⁴⁹ Blanchot parlant à Bataille serait-il Blanchot écrivant ses livres (à venir) ?

Convenons-en : il ne manque pas chez Bataille de passages qui, pris hors de leur syntaxe, ont une teneur fort blanchotienne. « Je ne suis que silence, l'univers est silence », écrit Bataille, en quoi un critique ne pourrait trouver qu'une confirmation de son aveu sur Blanchot : « auprès de lui [Blanchot] j'ai soif de silence » (OC V, 120).⁵⁰ D'ailleurs, Bataille n'a-t-il pas « l'impression d'écrire à l'intérieur de la tombe », ne voudrait-il pas « qu'on les publie [les notes qui font *Le coupable*] quand [il] sera [...] mort » ? (OC V, 251). Il y a aussi des témoignages.

⁴⁸ Bataille, *Choix de lettres 1917-1962*, 595.

⁴⁹ La lettre du 9 juin [1958 ou 1959 ?]. Bataille, *Choix de lettres 1917-1962*, 589.

⁵⁰ Cf. Mathieu Bietlot, « Amitié inavouable à mi-voix » ; accessible en ligne à http://blanchot.fr/fr/index.php?option=com_content&task=view&id=32&Itemid=40#_ftnref24 [consulté le 2 avril 2015].

Celui de Klossowski, par exemple, selon lequel Blanchot « l'a guéri de son prosélytisme » [et] « il lui a été d'un grand soutien moral. »⁵¹ Celui de Pierre Prévoist qui leur a fait faire connaissance : « Ils se découvrirent frères par la pensée. »⁵² *L'expérience intérieure*, dans laquelle Blanchot est élevé au rang de celui qui lui en a donné le principe, en serait la meilleure preuve. Et pourtant, le silence de Bataille est une chose, celui de Blanchot en est une autre. Le premier résulte de la haine du langage (« j'abhorre les phrases », « le langage n'est pas la communication, mais sa négation » (OC V, 277, 308), l'autre, en revanche, appartient entièrement au domaine de la parole, fût-elle tue. La tombe de Bataille, elle, est « aussi provocante que la nudité des êtres » et, après tout, elle n'est l'autre nom de la vie qui « se déshabille » (OC V, 277). « Je ne veux plus que vivre », écrit Bataille, phrase qu'il serait difficile de trouver chez Blanchot. Enfin, l'expérience et son autorité. Toujours à Pierre Prévoist, qui a visité un jour Bataille à Vézelay, de témoigner : « Je lui demandais [...] où il en était dans sa recherche de l'expérience intérieure. Sa réponse me stupéfia ; d'un air joyeux, riant aux éclats, il me dit que tout cela était du passé. Certes, il en reparlerait dans ses livres, mais lui, maintenant, n'y attachait plus une importance particulière, c'est-à-dire, en fin de compte, fort peu ! »⁵³ Malgré sa méfiance manifeste à Blanchot⁵⁴, Philippe Sollers n'a peut-être pas raison d'entendre un « détachement » et une « ironie » dans la phrase que lui aurait soufflé Bataille : « Il est certain que l'on ne peut pas aller plus loin dans la sagesse que Blanchot. »⁵⁵ Après tout, la sagesse que cherche Bataille n'est-elle pas « animale » (OC V, 249) ?

Paradoxe majeur de l'amitié que Blanchot témoigne à Bataille encore très longtemps après la mort de ce dernier :⁵⁶ afin de parler à Bataille, et non pas de Bataille, pour s'en tenir à la parole blanchotienne, au nom de cette amitié qu'il ne cesse d'affirmer, Blanchot doit la préserver de l'expérience de Bataille qui authentifie son œuvre et l'y autorise. On l'a déjà vu, l'autorité est d'une importance sans conteste pour Blanchot. Il se peut que tout son commentaire s'organise autour de l'autorité de Bataille que Blanchot doit tantôt reconnaître, tantôt récuser et remplacer par la sienne. Jean-François Louette remarque que c'est déjà en 1943, lorsqu'il écrit sa critique de *L'Expérience intérieure*,⁵⁷ que Blanchot, « non sans quelque contradiction avec ce qu'il écrira [...] dans "L'Amitié" [...] sur la distance nécessaire, [...] semble parler de ce livre de l'intérieur. Un peu comme s'il s'exprimait en son nom propre. Comme si ce livre était aussi le sien. »⁵⁸ Est-ce une tentative de déposition de l'auteur, bientôt dénommé ami, qui se cache derrière la langue d'amitié ? Une hypothèse pour le moins probable si l'on veut la rapporter à une autre critique de Blanchot de la même période, qu'il consacre au *Mythe de Sisyphe* de Camus :

⁵¹ « Cette drôle de société secrète », conversation avec Pierre Klossowski in Bernard-Henri Lévy, *Les Aventures de la liberté* (Paris : Grasset, 1991), 170.

⁵² Pierre Prévoist, *Rencontre. Georges Bataille* (Paris : Jean-Michel Place, 1987), 86.

⁵³ Prévoist, 121.

⁵⁴ « Et puis Blanchot, grand Inquisiteur, deux rencontres, immédiate électricité négative. » Philippe Sollers, *Un vrai roman* (Paris : Plon, 2007), 208. Cf. Philippe Sollers, *Portraits de femmes* (Paris : Flammarion, 2013) dont l'un des personnages est « l'Inquisiteur », « La solitude de Bataille », *Les Temps modernes*, 54 (1998) : 259 et Pascal Louvrier, *Georges Bataille. La fascination du mal* (Paris : Éditions du Rocher, 2008), 184-185.

⁵⁵ « Le Grand Bataille », entretien avec Philippe Sollers, réalisé par Alexandre Mare, in *Revue des deux mondes*, mai (2012) : 77.

⁵⁶ Cf. Maurice Blanchot, *Pour l'amitié* (Paris : Fourbis, 1996).

⁵⁷ Blanchot, *Faux pas*, 47-52.

⁵⁸ Louette, « Bataille-Blanchot : repérages pour un aller et retour », 112.

Cet étrange héros est lié à une réalité déraisonnable. Il porte sur lui la singularité d'un sort qui l'engage à se dépenser pour rien. [...] Dans un monde où toute énergie dépensée doit aboutir à une action réelle qui la conserve, il est l'image de ce qui se perd [...]. Il représente une action qui est le contraire de l'action ; il figure, par son travail, ce qui est l'opposé du travail. Il est utile-inutile, c'est-à-dire, au regard d'un monde profane, l'insensé et le sacré.⁵⁹

La référence à Bataille, ici, n'est plus allusive. Blanchot écrit sur Camus comme s'il était Bataille. Il ne manie pas des citations pour accréditer ses arguments, mais il s'empare des concepts entiers qu'on pourrait facilement retrouver dans de nombreux articles de Bataille des années trente. Il ne s'introduit pas dans le livre mais dans la pensée dont il s'approprie l'auctorialité. Usurpation bien étrange, car cette pensée usurpée, pour ce qui est de la dépense ou de la perte, ne peut être plus étrangère à l'effacement si cher à Blanchot. Il aura fallu attendre la publication de *La communauté inavouable*, précédée d'une autre citation de Bataille, aussi connue que douteuse : « La communauté de ceux qui n'ont pas de communauté »,⁶⁰ pour que cette usurpation, si longtemps tue, voie son comble.

Pour terminer, paraphrasons *L'Amitié* : De ces amis, Blanchot et Bataille, comment accepter de parler ? Tout d'abord en les lisant séparément pour voir même que ce qui sépare ne doit forcément pas donner sur une union quelconque, fût-elle respectable au lointain. Après tout, cette amitié n'est que celle des « faux-amis », apparentés par leurs formes mais entièrement différents en ce qu'ils ont à nous dire. Qu'elle constitue un espace au nom duquel on associe volontiers le nom de Bataille à celui de Blanchot, c'est que les deux écrivains, malgré des quantités d'ouvrages critiques qui leur ont été consacrés, sont toujours à reconnaître.

*Cet article s'inscrit dans le cadre du projet réalisé grâce à l'aide financière du Centre National de la Science (NCN), Pologne. Projet n° 2015/17/D/HS2/00512.

Bibliographie

1. Agamben, Giorgio. *L'Amitié*. Traduit par Martin Rueff. Paris : Payot & Rivages, 2007.
2. Bataille, Georges. *Œuvres complètes I-XII*. Paris : Gallimard, 1970-1988.
3. Bataille, Georges. *Choix de lettres 1917-1962*. Édition établie par Michel Surya. Paris : Gallimard, 1997.
4. Bataille, Georges. *Une liberté souveraine. Textes, entretiens, témoignages, hommages, documents*. Édition établie et présentée par Michel Surya. Paris : Fourbis, 1997.
5. Bataille, Georges. *Romans et récits*. Édition publiée sous la direction de Jean-François Louette. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2004.
6. Besnier, Jean-Michel. « Lascaux ou la révélation de l'inattendu ». In *Éloge de l'irrespect*. Paris : Descartes & Cie. 1998. 85-91.

⁵⁹ Blanchot, *Faux pas*, 65

⁶⁰ Blanchot, *La communauté inavouable* (Paris : Minituit, 1983), 9. Blanchot y revient dans son texte en précisant, de façon qui laisse perplexe, que Bataille a ainsi défini la communauté « au moins une fois » (45). Cf. Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée*, 41. Serait-ce donc un remaniement de l'extrait qu'on retrouve dans un court texte « À prendre ou à laisser », dédié à René Char, que Bataille publie en 1946 dans la revue *Troisième convoi* : « Il n'est loisible à quiconque de ne pas appartenir à mon absence de communauté. » (*OC XI*, 131), et que Blanchot évoque auparavant dans son texte (13) ? Rien ne nous permet de le dire. Rien ne confirme non plus que c'est Bataille qui est l'auteur de la citation en question.

7. Bident, Christophe. *Maurice Blanchot, partenaire invisible*. Seyssel : Champ Vallon, 1998.
8. Bietlot, Mathieu. « Amitié inavouable à mi-voix ». Accessible en ligne à http://blanchot.fr/fr/index.php?option=com_content&task=view&id=32&Itemid=40#_ftnref24. Consulté le 2 avril 2015.
9. Blanchot, Maurice. *Faux pas*. Paris : Gallimard, 1943.
10. Blanchot, Maurice. *L'arrêt de mort*. Paris : Gallimard, 1948.
11. Blanchot, Maurice. *Thomas l'obscur*. Paris : Gallimard, 1950.
12. Blanchot, Maurice. *Le dernier homme*. Paris : Gallimard, 1957.
13. Blanchot, Maurice. *L'Entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969.
14. Blanchot, Maurice. *L'Amitié*. Paris : Gallimard, 1971.
15. Blanchot, Maurice. *Le pas au-delà*. Paris : Gallimard, 1973.
16. Blanchot, Maurice. *L'Écriture du désastre*. Paris, Gallimard, 1980.
17. Blanchot, Maurice. « Après coup ». In *Le Ressassement éternel*. Paris : Minuit, 1983.
18. Blanchot, Maurice. *La communauté inavouable*. Paris : Minuit, 1983.
19. Blanchot, Maurice. *Michel Foucault tel que je l'imagine*. Paris : Fata Morgana, 1986.
20. Blanchot, Maurice. *Pour l'amitié*. Paris : Fourbis, 1996.
21. David, Angie. *Dominique Aury. La vie secrète de l'auteur d'Histoire d'O* : Paris : Léo Schéer, 2006.
22. Derrida, Jacques. *L'animal que donc je suis*. Paris : Galilée, 2006.
23. Derrida, Jacques. *Politiques de l'amitié*. Paris : Galilée, 1994.
24. Derrida, Jacques. *Signéponge*. Paris : Seuil, 1988.
25. Eagleton, Terry. *Literary Theory. An Introduction*. Second Edition. Minneapolis : The University of Minnesota Press, 1996.
26. ffrench, Patrick. *After Bataille. Sacrifice, Exposure, Community*. Londres : Modern Humanities Research Association and Maney Publishing, 2007.
27. ffrench, Patrick. 'Friendship, Assymetry, Sacrifice: Bataille et Blanchot'. *Parrhesia* 3 (2007): 32-42. Accessible en ligne à http://www.parrhesiajournal.org/parrhesia03/parrhesia03_ffrench.pdf. Consulté le 31 mars 2015.
28. Foucault, Michel. « La pensée du dehors ». In *Dits et écrits, I*. Paris : Gallimard, 2001, 546-567.
29. Hoppenot, Éric « Au commencement de l'écriture... de la copie à la citation ». In *Cahier de l'Herne: « Maurice Blanchot »*. Édition d'Éric Hoppenot et Dominique Rabaté. Paris : Éditions de l'Herne, 2014 : 17-24.
30. Hoppenot, Éric et Rabaté, Dominique (dir.). *Cahier de l'Herne: « Maurice Blanchot »*. Paris : Éditions de l'Herne, 2014.
31. Klossowski, Pierre. « Cette drôle de société secrète », entretien avec Bernard-Henri Lévy. *Les Aventures de la liberté*. Paris : Grasset, 168-172.
32. Krzykowski, Michał. *L'effèt-Bataille. De la littérature d'excès à l'écriture. Un texte-lecture*. Katowice : Presses Universitaires de l'Université de Silésie, 2011.
33. Laporte, Jacqueline. « Le meilleur des amis ». Entretien réalisé par Éric Hoppenot. In *Maurice Blanchot*. Édition d'Éric Hoppenot, et Dominique Rabaté. Paris : Éditions de l'Herne. 99-102.
34. Limousin, Christian. « Vers une colline athéologique ». Entretien réalisé par Édith de la Héronnière. *Revue des deux mondes* mai (2012) : 108-124.
35. Leiris, Michel. *Fourbis*. In *La Règle du jeu*, édition publiée sous la direction de Denis Hollier (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2003).
36. Louette, Jean-François. « Bataille-Blanchot : repérages pour un aller et retour ». In *Maurice Blanchot*. Édition d'Éric Hoppenot, et Dominique Rabaté. Paris : Éditions de l'Herne, 2014. 109-116.
37. Louvrier, Pascal. *Georges Bataille. La fascination du mal* (Paris : Éditions du Rocher, 2008), 184-185.

38. Mesnard, Philippe. *Maurice Blanchot. Le sujet de l'engagement*. Paris : Harmattan, 1997.
39. Nancy, Jean-Luc *La communauté désavouée*. Paris : Galilée, 2014.
40. Nancy, Jean-Luc. *La Communauté désœuvrée*. Paris : Christian Bourgois, 1986.
41. Nancy, Jean-Luc. *Maurice Blanchot. Passion politique*. Paris : Galilée, 2011.
42. Peignot, J. (éd.). *Écrits de Laure*. Paris : Pauvert, 1977.
43. Prévost, Pierre. *Rencontre. Georges Bataille*. Paris : Jean-Michel Place, 1987.
44. Sollers, Philippe. « Le Grand Bataille ». Entretien réalisé par Alexandre Mare. *Revue des deux mondes* mai (2012).
45. Sollers, Philippe. *Portraits de femmes*. Paris : Flammarion, 2013.
46. Sollers, Philippe. « La solitude de Bataille ». *Les Temps modernes* 54 (1998).
47. Sollers, Philippe. *Un vrai roman*. Paris : Plon, 2007.
48. Surya, Michel. *L'autre Blanchot. L'écriture de jour, l'écriture de nuit*. Paris : Gallimard, 2015.
49. Surya, Michel. *Georges Bataille, La mort à l'œuvre*. Paris : Gallimard, 1992.
50. Surya, Michel. « In-signifiants d'Acéphale ». In *Sainteté de Bataille*. Paris : Éditions de l'éclat, 2012. 93-112.
51. Surya, Michel (éd.). « Les politiques de Maurice Blanchot ». *Lignes* 43 (2014).
52. Sweedler, Milo. *The Dismembered Community: Bataille, Blanchot, Leiris and the Remains of Laure*. Newark : University of Delaware Press, 2009.

Spaces of Friendship: Blanchot, Bataille: False Friends?

The purpose of this article is to analyse discursive processes and textual mechanisms which enabled Blanchot to create his space of friendship by recalling his dead friend Georges Bataille. It is, however, questionable if Bataille would have acknowledged this space within which Blanchot does not cease summoning his name. Blanchot and Bataille, I argue, are ultimately false friends whose legendary friendship has been entirely built by the latter through the authority of his powerful commentaries and somehow self-interested misinterpretations of his friend's œuvre. Blanchot's space of friendship is above all a space of commentary which is largely not amical to the commented text, whereas his discreet rhetoric of self-effacing conceals the way he takes possession of Bataille's work and, henceforth, uses it at his disposal.

Spațiul prieteniei: Blanchot, Bataille, prieteni falși?

Acest articol își propune să analizeze procedeele discursive și mecanismele textuale care îi permit lui Blanchot să construiască un spațiu de prietenie prin evocarea prietenului său decedat, Georges Bataille. E însă îndoielnic că Bataille a recunoscut ca fiindu-i propriu acest spațiu în care Blanchot invocă neîncetat numele prietenului mort. Blanchot și Bataille n-ar fi decât falși prieteni a căror prietenie legendară a fost cultivată de primul prin autoritatea comentariilor și interpretărilor oarecum interesate. Spațiul prieteniei, așa cum ni-l arată Blanchot, e mai ales acela al comentariului care e departe de a fi amical cu textul comentat, în vreme ce retorica ștergerii (*effacement*), oricât de discretă ar fi ea, marchează modul în care Blanchot se introduce în opera prietenului și dispune de ea după bunul plac.